

FOI ET VIE

## Les Idées et les Livres

P. Chazel

### LA CONVERSION DE JACQUES RIVIÈRE

« La lumière n'est pas refusée à qui la  
cherche avec un cœur sincère. »

Paul CLAUDEL.

Au mois de mars 1907, Paul Claudel, consul à Tientsin, reçut une étrange lettre. Un jeune homme de vingt ans, un inconnu, Jacques Rivière (1), se jetait à ses pieds, lui confessait sa misère secrète et demandait au poète chrétien de *Tête d'Or* et de *Partage de Midi* des paroles d'apaisement et de foi. Pages fiévreuses, naïvement déclamatoires, long cri de désespoir, d'adoration et de prière : l'adolescent disait toutes les étapes de sa vie spirituelle ; la foi catholique perdue ; l'enseignement de Barrès, les jeux impurs et délicieux du moi, le culte du désir ; Gide enfin, fouettant plus âprement son cœur, lui montrant l'art de jouir de tout, sans s'attacher à rien, aiguissant en lui le mal de l'adolescence, « une inquiétude, une inquiétude terrible qui veille en moi dès ma vie et me soulève sans cesse et sans cesse m'empêche de me satisfaire, une inquiétude qui me soulève en transports de volupté, en transports de désespoirs, une inquiétude infatigable ».

Mais un jour, il avait ouvert les drames de Claudel. Il avait lu, d'abord sans comprendre, « troublé pourtant d'une étrange angoisse ». Lentement le sens profond de l'œuvre s'était insinué en lui. Et tout à coup, chant splendide jailli des ténèbres, la révélation avait éclaté. Ah !

(1) J. Rivière vient de mourir en pleine force, il y a quelques mois. Il dirigeait depuis 1919 la *Nouvelle Revue Française*. Outre ses *Études*, il laisse un essai sur l'Allemand et un roman : *Aimée*.

comme ce Magnificat triomphant faisait taire les perverses chansons de ses anciens maîtres ! Maintenant, il en avait assez, d'eux et de lui-même. Avec humilité, avec violence, il implorait le secret de cette surhumaine joie.

« La paix. Oh ! ce Dieu, ce Dieu, je voudrais le sentir présent, et là, et bien près, et solide, et bien vrai, pour n'avoir plus à le chercher, pour ne plus songer au bonheur. Mais, après vous avoir fréquenté, je retrouve en moi la même aridité, la même horreur, le même soulèvement de détresse. La paix ! Donnez-moi la paix, la réponse et la paix. Montrez-le moi, faites-le moi goûter, faites-moi sentir son poids sur mon cœur ; « que j<sup>e</sup> sois lourd et enivré de sa présence ». Qu'il soit sur mon âme si appuyé qu'elle ne puisse plus tressaillir. »

Emu par cette supplication, Claudel répond, par une admirable lettre que je voudrais vous citer tout entière : « Soyez mon frère, soyez avec moi, venez à Dieu qui vous appelle. Je le sais, c'est un moment de terrible angoisse, *mais il le faut...* Ne croyez point ceux qui vous diront que la jeunesse est faite pour s'amuser : la jeunesse n'est point faite pour le plaisir, elle est faite pour l'héroïsme... Et puis, vous n'êtes pas seul, songez à l'immense foule des pauvres, des misérables..., vous êtes le délégué à la lumière de tous ces abîmés. Que leur répondrez-vous devant Dieu, quand ils vous accuseront et vous demanderont : « Qu'avez-vous fait de tous ces dons ? » Malheur à vous si vous n'en avez usé que pour épaissir encore ce Tartare par un accroissement de la nuit et de la confusion. Non, Jacques, ne croyez pas les livres. Croyez en la droiture naturelle de votre conscience et l'élan de votre virilité. La lumière n'est pas refusée à celui qui la cherche avec un cœur sincère.

» Il y a un passage de votre lettre qui m'a fait rire. C'est celui où vous me dites que vous craignez de trouver dans la religion la fin de la recherche et de la lutte. Ah !

cher ami, le jour où vous aurez reçu Dieu en vous, vous aurez l'hôte qui ne vous laissera point de repos. « Je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive. » Ce sera le grand ferment qui fait éclater tous les vases, ce sera la lutte, la lutte contre les passions, la lutte contre les ténèbres de l'esprit, non point celle où l'on est vaincu, mais celle-là où l'on est vainqueur. »

Et, plein de confiance, Claudel donnait à son ami rendez-vous à la Sainte-Table pour la Pentecôte. « Il faut — ajoutait-il — vous enfourner au confessionnal. » Ce dénouement était beaucoup moins proche que ne l'espérait le poète : six années devaient s'écouler encore, avant que, de crise en crise, après de violentes alternatives de ferveur et de découragement, et surtout après de longs examens de conscience, Jacques Rivière vint s'agenouiller, le jour de Noël 1913, aux pieds du curé de Clichy, apôtre des chiffonniers et dernier confesseur d'Huysmans. En publiant la correspondance échangée entre Claudel et Rivière (1), la *Nouvelle Revue Française* nous permet d'entrevoir les plus beaux épisodes de ce drame de six années.

\*  
\*  
\*

Le contraste est frappant entre l'accent passionné des premières lettres de Rivière et sa lenteur à faire le pas décisif. On comprend que, devant une âme criant si éperdument son dégoût d'elle-même et sa soif de Dieu, Claudel, un instant, ait cru la conversion mûre. Mais nous, qui pouvons jeter un regard sur l'ensemble de ces six années, nous en découvrons l'unité et la nécessité, nous y relevons comme les grandes lignes d'un plan divin. N'est-ce pas d'ailleurs à ce dessein de Dieu sur lui, obscur d'abord, puis clairement lisible dans la perspective du

(1) N. R. F. Août-septembre-octobre 1925.

temps, que J. Rivière songeait, lorsque, dans ses **Carnets** de captivité, il écrivait ceci :

« Je suis sûr que si chacun regardait les événements de sa vie, comme moi, du point de vue de ce qui lui était nécessaire, il y verrait une conduite, une préméditation de chaque instant, qui lui révélerait la main de Dieu avec une clarté éclatante. Mais on ne voit rien parce qu'on regarde toujours du côté du bonheur. Saisissant de voir combien la vie de chacun est étroitement concertée, comme elle est jouée, et dans un mouvement de plus en plus rapide, de plus en plus serré, à mesure qu'elle s'approche de la fin... »

Pourquoi Rivière ne s'est-il pas converti dans son premier élan vers Dieu, en mars 1907 ? Parce que Dieu savait bien que, dans cette trouble exaltation, il tenait moins de place que les anciennes idoles, la Beauté littéraire, l'Orgueil, parce que Dieu ne voulait pas qui ne voulait pas vraiment de lui.

Il fallait toute l'exquise modestie de P. Claudel. (« Je ne suis qu'un pauvre bonhomme, tout plein du tracas des affaires et de la vie de famille, jouissant médiocrement et bourgeoisement des biens de ce monde, et, de l'autre, menant une vie pleine de lâcheté, de torpeur et coupée de temps en temps des constatations les plus amères et les plus humiliantes. »), — il fallait cette confusion du chrétien devant son œuvre, pour que le poète de *Tête d'Or* ne vît pas qu'il était le seul dieu de cet adolescent en quête des voluptés spirituelles. Jamais la foi n'a inspiré à ses mystiques fièvre plus brûlante que celle de J. Rivière, répandant son âme au pied de son nouveau dieu. Ecoutez l'invocation de la première lettre : •

« Je vis par vous et en vous ; mon soutien, ma foi, ma perpétuelle préoccupation c'est vous qui l'êtes..., je me suis prosterné devant vous, j'ai cherché votre âme de mes mains suppliantes... »

Puis le dieu s'est révélé à son adorateur, il a goûté les délices de la communion :

« Vous vous êtes développé en moi, vous m'avez tout appris, comme à un enfant, chaque jour vous m'avez comblé d'une certitude nouvelle, votre voix s'est insinuée dans mon être, jusque dans mon corps, j'ai pris des habitudes de vous, vous m'avez envahi partout, pour me commander vous n'aviez plus qu'à penser, de votre vie toute ma vie s'est renouvelée. En silence, je vous nommais mon frère et ma résurrection et ma béatitude, et Celui par qui la voie m'était enseignée... »

Il y a quelque chose de déplaisant dans cette déviation, dans cette profanation du langage et des expériences de la vie chrétienne. Je regrette, je l'avoue, que Claudel, le rude apôtre, n'ait pas eu un mot de blâme pour ce délire, qu'il n'ait pas vu que la première idole à renverser, dans ce cœur, c'était lui-même. Mais peut-être craignait-il de tout perdre, de contrarier le dessein de son Dieu, ce Dieu qui, pour conquérir les âmes, ne dédaigne pas de se servir quelquefois d'images et d'amulettes. Mieux valait sans doute se prosterner devant Claudel que devant Barrès ou Gide. Mais enfin ce n'était encore que changer d'idolâtrie. Lisez les *Etudes*, de Rivière (1), ce bréviaire de ses adorations. Vous l'y verrez, lucide comme un savant et un critique, éperdu et contradictoire comme un mystique qui aurait plus d'un dieu. Les pages qu'il y consacre à Claudel sont de 1906-1907 ; une prière pour implorer la foi chrétienne les termine pathétiquement. Mais, dans la chapelle, en face, avec une égale ferveur, Gide est vénéré.

Cette passion pour Claudel est peut-être ce qui donne aux premières lettres de Rivière leur caractère le plus curieux et le plus dramatique. Torture de l'adolescent qui craint beaucoup plus de perdre Claudel que de ne

(1) Editions della N. R. F.

pas trouver Dieu. Pour que le grand homme se penche vers lui, ne faut-il pas lui laisser espérer la conversion ? Et Rivière, le loyal, le scrupuleux Rivière, découvre que, pour plaire à Claudel, il s'est feint plus près du christianisme qu'il ne l'est en réalité. Comment a-t-il pu mentir à celui qu'il aime ? Avec une franchise terrible, il lui avoue son inconsciente hypocrisie, il lui crie : « Je vous ai trompé ; hélas, je le sens, jamais je ne serai chrétien. Mais, je vous en prie, ne m'abandonnez pas. » Comment n'être pas ému par l'imploration de cette pauvre âme, habile à se déchirer ? Aux lettres chaleureuses et fortes de Claudel, Rivière répond par des pages poignantes où il avoue ses vains piétinements dans le néant. C'est le désespoir d'un amant qui se voit contraint de s'arracher lui-même à celle qu'il aime (2). « Oh ! je n'aurais jamais cru avoir à faire un tel renoncement. Il m'est plus cruel que celui qu'exigerait de moi le christianisme. »

\*  
\*\*

Une affection si tenace ne tire pas sa force du seul prestige poétique de Claudel : elle s'enracine au plus profond d'un cœur orgueilleux. « Je vous aimais tant, je m'étais tant passionné pour vous qu'il me semblait que vous m'exalteriez encore. » Ainsi, dans cette âme qu'il assiégera six ans et peut-être plus longtemps encore, Dieu retrouve son ennemi éternel, l'orgueil. Rien ne peut donner une idée de sa violence et de ses subtilités, dans les lettres où Rivière l'a impitoyablement analysé. Ces confessions, quelle merveille de passion et de lucidité, quel document sur l'homme ! C'est le malade qui, en pleine crise, scrute son mal, le scalpel à la main.

(1) Cf. Avant-propos des *Etudes* : « Il est évident qu'elles trahissent une exaltation, une ferveur un peu anormales et un « transfert » sur les artistes et les œuvres d'art de sentiments que j'aurais mieux fait de dépenser ailleurs. »

« Dès ma petite enfance, je raffinais mon orgueil ; je me créais de petites humiliations pour avoir l'orgueil de ne pas les avoir redoutées. Si vous saviez de quelles subtilités j'ai entouré mes états de grâce, lors de ma première communion ! J'épurais ma pureté, je m'inventais des scrupules dont je me glorifiais, dont je m'humiliais de me glorifier, dont enfin je me glorifiais de m'humilier de me glorifier. Et ainsi à l'infini. »

Ainsi l'orgueil est l'essence même de l'adolescent, tout se ramène à lui. Sur la route de la conversion, Rivière trouve un unique obstacle : le sentiment du néant, une sorte de désespoir voluptueux. Il supplie Claudel de le guérir de ce mal où il se complait. Et le bon Claudel, à grand renfort d'arguments philosophiques, s'efforce de lui prouver l'existence du monde. Peine perdue ! La maladie, chez Rivière, est morale, et non pas métaphysique. Ce néant dont il sent partout « la présence » n'est que le monstrueux orgueil d'une âme si éprise d'elle-même qu'elle s'est murée dans son égoïste joie.

Et c'est l'orgueil encore qui, chez J. Rivière, a développé cette merveilleuse faculté d'analyse que vous retrouverez dans tout ce qu'il a écrit. Elle n'est d'abord, chez l'enfant et l'adolescent, que l'art de jouir de soi-même, de contempler avec délectation toutes les fluctuations du moi. Pour qu'elle devienne examen de conscience, patient travail de l'homme sur lui-même, pour qu'elle engendre décisions et actes, au lieu de les tuer, il faudra que s'écoulent des années, et que Dieu œuvre dans cette âme lucide et désemparée. La conversion chez J. Rivière, la voilà : Dieu ne le saisira que lorsqu'il se sera ressaisi lui-même, lorsque sa volonté et son esprit d'analyse se balanceront, sans chercher à se détruire, lorsque sa sincérité, redressée, ne sera plus seulement malade complaisance devant le trouble de son cœur, mais effort viril pour le discipliner. S'il est vrai que, du point de vue psychologique,

la conversion est une guérison, c'est à J. Rivière qu'il faut en demander la preuve.

\*  
\*\*

Entre lui et Claudel la correspondance se poursuit de 1907 à 1914. Mais les lettres les plus longues et les plus nombreuses datent de 1907 et de 1908. Après cette période d'exaltation, elles s'espacent et perdent leur accent d'angoisse et de ferveur. Les fiançailles, des travaux en Sorbonne occupent et apaisent J. Rivière. Il parle encore de sa conversion possible, mais avec un ton si calme qu'il nous paraît presque indifférent. Plus d'une fois, sans doute, Claudel le crut perdu pour Dieu. Comme tant d'autres, son ami aurait traversé la crise divine de la jeunesse et il en sortirait sceptique. Dans une très belle lettre (19 décembre 1908), il lui dit comme une sorte d'adieu grave et voilé de tristesse : « Vous allez plutôt du côté de Renan que du mien. » Et, une fois encore, il lui dit la vanité du jeu littéraire, la nécessité de croire en la vie, c'est-à-dire en Dieu.

En réalité, rien n'est si loin de J. Rivière que le scepticisme. « Au fond — répondit-il à Claudel, pour le rassurer — je ne demande qu'à posséder, et sans cesse je vais vers des possessions que je crois qui vont être définitives. Est-ce ma faute si je constate qu'elles ne peuvent l'être ? » Il n'a pas renoncé à conquérir la foi. Claudel, revenu en France en septembre 1909, l'a de nouveau troublé profondément, et j'imagine que, dans ces entretiens, Dieu tenait toute la place qu'en 1907 J. Rivière accordait aux voluptés de la poésie claudélienne. Maintenant, rien ne lui masque plus le but et il y tend d'une plus ferme volonté. Il obéit à l'habile discipline catholique : pratiquer pour obtenir la foi. Lent et tenace effort, coupé de rechutes, fidélité dans les petites choses, prières dites même lorsque la pensée est ailleurs ; les lettres,



désormais plus brèves et plus rares ne nous permettent que d'évoquer ce long tâtonnement vers la lumière. « Il m'arrive — écrit J. Rivière le 3 avril 1910 — de prier avec une vraie violence. » Et, le 2 août 1911 : « Vous ne soupçonnez pas quel insensible, mais long chemin j'ai parcouru depuis que je vous connais. C'est un travail en moi très secret, mais dont, de temps en temps, je surprends le progrès... »

Maintenant, Claudel est rassuré. Il a revu son ami, leurs entretiens ont été décisifs, et, le 4 mai 1913, il lui donne l'adresse de l'abbé Fontaine, curé de Clichy : « Vous avez bien tort de vous effrayer. Ce que vous avez à faire est si facile, si simple et si doux ! Quel soulagement de se trouver enfin dans un univers de bonté et de raison. »

Malheureusement à partir de cette date, les lettres de J. Rivière n'ont pas été retrouvées. Elles nous eussent dit sans doute ses dernières hésitations. Nous pouvons les deviner : la raison, au sens étroit du mot, n'y a aucune part. Rivière se défie des systèmes et de leur logique, ce n'est pas un philosophe. Esprit merveilleusement lucide et sincère, il demande à la religion non pas d'ambitieuses constructions rationnelles, mais avant tout une explication simple, directe, pratique, de la réalité. « C'est d'abord pour comprendre que je suis devenu chrétien », écrira-t-il en 1914. Et ce n'est que petit à petit que le catholicisme pût satisfaire en lui ce besoin de l'esprit.

Mais l'ennemi contre lequel il eût à lutter le plus longtemps, ce fut sans doute l'amour-propre, cette délectation avec laquelle l'homme se savoure lui-même, contemple, ravi, sans oser y intervenir de sa volonté, le jeu de ses instincts et de ses pensées. En 1912, dans une étude sur *la Foi*, Rivière reconnaît qu'il serait beau de croire et que la religion catholique est admirable. Mais il conclut en se dérochant, en se refusant à prendre une décision qui impliquerait un retour sur soi-même, un jugement, la

condamnation de tant de choses en lui. « Ma passion, dit-il, est de ne rien toucher à moi. » Longtemps encore la discipline chrétienne, le choix et le sacrifice qu'elle impose, lui paraîtront intolérables mutilations. Qui sait même si, le jour de Noël 1913, cette forme subtile et psychologique de l'orgueil est bien matée en lui ? Peut-être est-ce un ultime secours contre elle qu'il vient demander à Dieu, loin de lui apporter un cœur désormais détaché. Il faudra l'épreuve de la guerre pour que le sarment comprenne la nécessité et la douceur d'être émondé. Dans une prochaine étude, nous retrouverons J. Rivière au camp de Königsbrück. Sa veuve et ses amis viennent de publier, sous le titre significatif *A la trace de Dieu* (1), des fragments de ses notes et de son journal de captivité. « Un grand livre, dit Claudel, un livre promis à une longue carrière de bienfaisance. » Vous y verrez le jour grandir dans cette belle âme.

P. CHAZEL.

(1) Editions de la N. R. F., 3, rue de Grenelle, Paris.

---